RÉPONSE

A L'EXTRAIT

Que M. BACHER, Docteur-Régent d
la Faculté de Médecine de Paris,
donné, dans son Journal du mois d
Février 1780, des *Observations sommaire*
sur tous les traitemens des Maladie
vénériennes, particulierement avec le
végetaux.

Mendax infamia terret
Quem! Nisi mendosum & mendacem
HORACE

Par M. JEAN-STANISLAS MITTIÉ
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, e
l'Université de Paris, Membre de l'Académi
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy
Médecin ordinaire du feu Roi Stanislas, Du
de Lorraine & de Bar, &c.



A MONTPELLIER,

M. DCC. LXXX.



8

RÉPONSE

A L'EXTRAIT

QUE M. BACHER a donné, dans ſon Journal de Médecine de Paris, du mois de Février 1780, des *Obſervations ſommaires ſur tous les traitemens des Maladies vénériennes, particulierement avec les végétaux, par M. MITTIÉ.*

Fais bien & laiſſe dire ; fais mieux encore, & tu confondras.

EN voulant détruire un préjugé généralement reçu, depuis trois ſiecles, en Europe, dont il eſt le fléau, je ne me ſuis point fait illuſion ſur la grandeur & la difficulté de l'entrepriſe ;

j'en ai prévu les dangers & les obſtacles ; j'ai envisagé le bien qui réſulteroit de ſon ſuccès : cette idée a excité mon émulation & encouragé mes travaux.

Quelque hardi que fut le Projet, je ne l'ai point trouvé au-deſſus de mes forces, & quel que fut le nombre de mes ennemis, je ne les ai pas craint.

J'ai préparé d'avance, & dans le ſilence, les armes avec leſquelles je combattrois ce dangereux préjugé : quand je l'ai attaqué, j'étois, j'oſe dire, aſſuré de le vaincre.

La préſomption ne m'a point aveuglé, toujours en garde contre moi-même, me méfiant de mes preuves, j'en ai été le critique le plus ſévère.

Après m'être aſſuré de la trempe de mes armes, & de leur bonté ; comptant ſur la fermeté & la patience qu'il falloit pour arriver à mon but ; plein d'une noble confiance dans mes propres forces, je ſuis entré en lice.

Sans prôneurs, ſans partiſans, ſeul contre

une foule innombrable d'Adverſaires attachés à d'antiques erreurs, je me ſuis vu obligé d'uſer de prudence, pour ne pas compromettre, dans une premiere attaque, la bonté de ma doctrine & le ſuccès de ma pratique, en les oppoſant de front à un préjugé preſqu'univerſel. J'ai eu recours à une démarche qui engageât les ſectateurs de l'opinion que je combats, dans une diſcuſſion; voulant me ſervir de leurs propres moyens de défenſe, pour démontrer les défauts de leur méthode & les avantages de la mienne.

Si j'avois écrit ſur tout autre ſujet que ſur la maladie Vénérienne, j'aurois ſimplement publié mon Ouvrage; mais, dans la fauſſe perſuaſion où l'on eſt que les différens écrits ſur cette matiere renferment tout ce que l'on pouvoit en dire, j'ai cru devoir tenir une conduite différente.

L'expérience des tems & la connoiſſance des hommes qu'il me faut combattre, m'ont fait craindre que le Public ne perdit le fruit

de mes travaux : si j'avois pris le ton & la route ordinaire, mon Ouvrage eut été condamné sans examen, tant la prévention est aveugle & générale ; j'aurois eu beau réclamer, ma voix n'eut jamais pu se faire entendre au milieu de la multitude, qui se seroit élevé contre mes principes. Le préjugé, l'amour-propre, l'intérêt l'auroient emporté, infailliblement, & le Public auroit fini par me croire dans l'impossibilité de répondre aux objections que l'on me fait aujourd'hui.

1°. *L'on a essayé*, dit-on, *tout ce qu'il propose, & l'on n'a pas réussi; ce qu'il avance est faux & impossible.*

2°. *Il n'y a point de meilleur rémede que le mercure, puisqu'il guérit.*

3°. *L'on se sert de mercure depuis près de trois siecles, un usage aussi long est une preuve convaincante de son efficacité.*

4°. *Veut-il en savoir plus que les grands Médecins qui ont été avant lui? Ils ont employé le mercure & s'en sont contenté.*

5°. *Ceux qui diſent guérir avec des Végétaux, ſont des impoſteurs; s'ils opèrent des guériſons ce n'eſt qu'à l'aide du mercure qu'ils y ajoutent.*

Ces allégations ne ſont faites que pour en impoſer au vulgaire; elles ſont fauſſes, illuſoires & nullement concluantes.

Si des perſonnes de l'art les ont avancé, c'eſt par inconſéquence & par une ſuite de leur préjugé. Le Public, qui raiſonne ſans ſavoir, & ne parle que d'après ceux qu'il croit fait pour juger, eſt leur écho. Cette erreur, dont il porte la peine, ſe détruira, quand ceux qui l'y ont induit, voudront examiner, réfléchir & m'imiter.

En attendant une diſcuſſion plus détaillée, je réponds, ſuccintement, à ces objections.

1°. Dans les différentes tentatives que l'on a faites en Europe pour guérir avec les Végétaux, ſi toutes n'ont pas réuſſi également, c'eſt que des perſonnes de l'art ne les ont pas toujours faites; d'ailleurs on manquoit

d'une methode qui en dirigeât l'administration de maniere à obtenir un succès constant Le défaut venoit donc de l'art & non du moyen, parce que l'on agissoit sans principes. Il n'est donc pas impossible de guérir, quand on suivra une méthode éclairée. D'après l'exemple d'une multitude innombrable de guérisons, il y a de l'inconséquence, & même de la mauvaise foi à soutenir que l'on ne guérit pas de cette maniere, puisque non-seulement des peuples, mais même des Régions entieres ne se guérissent qu'avec les Végétaux.

C'est une erreur de croire que la nature du climat & des plantes favorise la guérison dans certaine partie du monde, plutôt qu'en Europe. Chez tous les hommes, du Midi au Nord, du Levant ou Couchant, le vice Vénérien est le même. Ce n'est pas une raison, néanmoins, pour traiter l'habitant de la Zone torride avec le même remede & de la même maniere que celui d'un climat tempéré ; ni

celui-ci comme un habitant de la Zone glaciale : mais l'effet que le remede doit produire dans l'économie animale, pour guérir, doit être le même chez tous les individus, & le climat que chacun habite fournit des plantes propres à l'effectuer, ſans avoir égard aux ſueurs, aux ſelles, à la ſalivation, &c. produites par l'uſage des différens remedes, employés juſqu'ici : évacuations inutiles à la guériſon, occaſionnées par la qualité, la quantité du remede, jointes à la diſpoſition du ſujet à l'évacuation qu'il éprouve, favoriſée, de plus, par la nature du climat. Telles ſont les ſueurs qui ont lieu naturellement dans les pays du Midi, exemple qui a trompé ceux qui, ſans en examiner la cauſe, ont tiré des conſéquences, dont ils ont voulu faire l'application aux habitans d'un autre climat.

Si l'on a guéri avec les Végétaux par haſard, ſi je guéris avec les plantes que j'ai indiquées, parce que j'ai découvert d'où

dépend la guériſon, comme je l'ai fait connoître : ſi cette eſpece de traitement ſe pratique avec ſuccès par-tout ailleurs qu'en Europe, il n'eſt donc pas faux, encore moins impoſſible que l'on guériſſe avec les Végétaux ; car on ne peut aller contre des faits.

2°. Le mercure guérit, j'en conviens ; mais ce n'eſt pas toujours ; lorſqu'on l'employe, c'eſt au riſque du malade & ſans que celui qui adminiſtre le mercure ſache comment il opere, ni comment il guérit. D'ailleurs l'uſage du mercure eſt accompagné d'inconvéniens qui lui ſont particuliers, dont pluſieurs autres minéraux, qui guériſſent mieux & plus conſtamment que lui, ſont exempts ; donc le mercure, même parmi les minéraux, n'eſt pas le meilleur remede.

3°. L'ancienneté d'une erreur n'en juſtifie pas les abus, de même que le long uſage d'un remede n'excuſe pas les maux qu'il occaſionne ; & l'habitude de faire mal n'eſt

pas un droit de continuer, quand on peut faire mieux, sur-tout lorsqu'il s'agit de la santé & de la vie des hommes. Comme les accidens qui surviennent pendant & après l'usage du mercure lui sont propres, inhérents à sa nature ; comme ses succès sont douteux, l'on ne doit pas faire un crime à un Médecin, muni de l'expérience, de se dévouer au bien de l'humanité, en substituant une méthode salutaire à une pratique incertaine & dangereuse.

4°. Les grands Médecins qui nous ont précédé, faute d'autres remedes, se sont contenté du mercure, dont ils connoissoient les inconvéniens. Le tems a instruit ceux qui leur ont succédé : la Chimie, en rendant familiere la nature, la préparation des Végétaux & des Minéraux, a multiplié les moyens de guérir, elle a, de plus, éclairé la Médecine dans l'usage qu'elle en fait.

C'est un très-grand avantage pour ceux qui cultivent les Sciences & les Arts, de venir après de grands Hommes : la lumiere des

uns, l'erreur des autres ſervent également à guider ceux qu'ils ont mis ſur la voie. Il n'eſt donc pas étonnant, quand on marche ſur leurs pas, qu'on aille plus loin qu'eux dans la route qu'ils ont ouverte.

5°. Ceux qui ſoutiennent qu'on ne guérit pas avec des Végétaux, ou que s'ils guériſſent, c'eſt à l'aide des préparations mercurielles qu'on y ajoute, ne parlent ni d'après l'exemple & l'expérience, ni en hommes véridiques & inſtruits. La ſupercherie de quelques Charlatans ne doit pas être miſe en parallele avec la doctrine d'un Médecin. Les cures opérées par les Végétaux ſeuls ne peuvent être révoquées en doute; ceux qui les nient, ou qui leur ſuppoſent une autre cauſe, mentent à leur propre conſcience & au Public qu'ils trompent; ils ſont eux-mêmes impoſteurs & calomniateurs.

Perſuadé que je ne pourrois vaincre, tout-à-coup, la multitude en la heurtant de front, j'ai voulu attaquer ſon préjugé dans ſa ſource, enſuite dans chacune de ſes parties, afin

de faire mieux connoître par les détails où j'entrerai, toute la fauſſeté & le danger d'une opinion à laquelle on tient, parce qu'on ne veut ni réfléchir ni ouvrir les yeux. On rougira, un jour, de l'avoir adopté, ſans aucun fondement; on regrettera, trop tard, de l'avoir ſuivi, à cauſe des victimes qu'elle a moiſſonnées.

J'ai commencé par l'Aitiologie (1) de la ſalivation, où j'ai attaqué la méthode des frictions. Je l'ai fait de maniere à exciter le zele, & l'amour-propre de ceux qui la pratiquent; malgré ſes nombreux partiſans, aucun, depuis trois ans, n'a pris ſa défenſe.

Mon plan étoit de paſſer, ſucceſſivement, en revue toutes les méthodes de donner le mercure, pour démontrer ſon inſuffiſance, ſes inconvéniens, l'ignorance où l'on eſt ſur ſa nature, ſes préparations, ſur leur maniere d'agir & celle de les adminiſtrer. Comme

ce travail m'auroit mené trop loin, enflammé, d'ailleurs, par le désir d'accélérer le bien que je voudrois procurer à l'humanité, j'ai passé à la derniere partie de mon Ouvrage, comme à la plus essentielle, me proposant de revenir, incessamment, sur les autres.

Dans cette derniere partie, dont mes Observations sommaires sont le précis, je prouve, d'après l'exemple, le raisonnement & l'expérience, que les Végétaux sont les remedes les plus proprès à guérir, sûrement, radicalement, sans gêne, sans inconvénient, la maladie Vénérienne, dans tous ses dégrés & avec toutes ses complications.

Pour marcher d'un pas sûr & agir en Médecin, j'ai posé des principes dont les conséquences m'ont paru justes, & dont les résultats sont certains. Sur ces fondemens, j'ai établi ma méthode; les paragraphes de mes Observations sommaires sont, la plupart, autant d'aphorismes, qui renferment des points de théorie,

des faits de pratique vrais & inconteſtables; du moins perſonne, encore, ne les a niés ou conteſtés.

Si ceux qui vont au même but que moi par une voie différente, trouvent mes principes faux, haſardés, défectueux, que ne les réfutent-ils! où que n'en oppoſent-ils de meilleurs! Juſqu'à préſent l'on ne m'a fait aucune objection; vous ſeul, M. Bacher, me dites des injures, ſans diſcuter aucun point de ma doctrine.

Si l'on ne m'a point critiqué, ce n'eſt pas faute d'avoir engagé à le faire ceux qui ne ſont point de mon avis; je les y ai provoqué; aujourd'hui, je les défie.

Fernel (2), mécontent de la routine aveugle & dangereuſe avec laquelle on adminiſtroit le mercure, touché des accidens & des ſuites qui réſultoient de ſon uſage, avoit cherché une méthode plus éclairée, & des moyens plus doux de traiter la maladie Vénérienne: guidé par la raiſon, il avoit penſé que les Végétaux

devoient la guérir. Inſtruit par ſa propre expérience, il s'en étoit convaincu.

Pénétré de ce principe, je marche ſur ſes pas; ſans vouloir m'aſſimiler à lui, mais courant la même carriere, Membre de la même Faculté, j'ai ſenti qu'il étoit prudent & ſage de ſuivre une route qu'un ſi grand homme avoit frayée; en adoptant ſes vues, en développant ſes idées, qu'il ſeroit flateur pour moi & heureux pour l'humanité, d'établir une méthode digne de lui, qui portât juſqu'à l'évidence la théorie des maladies Vénériennes & ſon traitement à ſa perfection!

Honoré de mon état, cherchant à l'honorer, deſirant remplir l'obligation que je me ſuis impoſée de faire quelque choſe, qui juſtifiât la diſtinction avec laquelle la Faculté m'a admis dans ſon ſein, j'ai cherché la partie de la Médecine, ou une maladie qui ſervit à exercer mon zele, & me fournit l'occaſion de travailler utilement pour le progrès de l'Art & le bien des hommes.

Je

Je n'ai rien trouvé qui dût plus que la Maladie vénérienne remplir mes vues, & qui offrit un champ plus vaste aux connoissances qu'exige la réforme d'un traitement aussi défectueux que celui des frictions ; réforme qui ne se peut faire, qu'en portant la raison & la lumiere dans une méthode où elles ne sont jamais entrées.

Parmi les ennemis que je me susciterois, en travaillant au bien de l'humanité, j'en ai compté de trois especes, dans les partisans du mercure.

Dans la premiere classe, j'ai compris ceux qui sont mes ennemis, avec une ignorance absolue de l'Art de guérir, quoiqu'ils le pratiquent ; qui ne me liroient pas, &, cependant, me condamneroient, le nombre en est grand.

Dans la seconde classe, ceux qui, n'ayant que des connoissances bornées, ne me comprendroient pas ; d'ailleurs, quelle qu'évidente que soit la vérité que j'enseigne, & quel que soit l'avantage qui en résulte pour le Public,

ils ne changeroient pas d'opinion, parce que leur intérêt & leur réputation en souffriroient. Ceux-ci forment le plus grand nombre.

Dans la troisieme, j'ai considéré ceux qui, sans disconvenir des inconvéniens du mercure, en sont partisans, de bonne-foi, parce qu'ils ne connoissent rien de mieux; qui, avec du talent & des intentions louables, cherchent à s'éclairer, sont en état de juger, & prêts à embrasser le parti où la vérité & l'utilité se rencontreront. Cette classe est la moindre.

Je m'attendois bien, en réponse à ce que j'ai publié, que les premiers me diroient des invectives & clabauderoient; que les seconds feroient cabale & me calomnieroient. Le silence étoit le seul parti convenable à leur opposer.

A l'égard de ceux de la derniere classe, je m'étois imposé, comme un devoir indispensable, l'obligation de lever leurs doutes & de répondre à leurs questions, n'ayant pas la

ridicule prétention de croire qu'une doctrine nouvelle, quelque bonne qu'elle soit, dont tous les points peuvent ne pas être saisis au premier aspect, soit adoptée sans objection. J'ai écrit, en particulier, pour ce petit nombre, &, en général, pour ceux qui ont à cœur le soulagement de l'humanité. Mon ambition est d'en persuader quelques-uns; le temps fera le reste.

La mal-honnêteté, l'injustice, la mauvaise foi & l'indécence avec lesquelles, M. Bacher, vous avez parlé de moi & de mon Ouvrage, dans l'Extrait que vous en avez donné dans votre Journal de Février, vous ont fait regarder comme un de mes ennemis les plus acharnés & comme le chef des deux premieres classes.

Je devois, d'autant moins, m'attendre à un procédé si peu conforme à la délicatesse, à la vérité & à la qualité de Confrere, que je m'étois montré à vous, d'un trop bon coté, pour ne pas espérer plus de justice de votre part.

Rappellez vous, M. Bacher, la converſation que nous eûmes enſemble, où je vous expoſai le plan & le but de mon travail.

Je vous donnai à connoître l'avantage qu'il en réſulteroit pour l'humanité & pour la médecine. Loin de vous avoir demandé la moindre indulgence pour mon Ouvrage, je vous priai de me faire les objections les plus fortes, & d'engager d'autres perſonnes à vous ſeconder; déſirant avoir l'occaſion de faire valoir, par mes réponſes, la ſolidi:é de mes raiſons, l'efficacité de mes moyens, & de mettre, dans toute leur évidence, les principes de ma doctrine & les effets de ma pratique.

Cette invitation, de ma part, n'annonçoit rien d'équivoque, ni foibleſſe de raiſons, ni fauſſeté de moyens. Elle étoit faite pour vous prévenir en ma faveur, & ajouter à l'intérêt que vous deviez prendre, en qualité de Confrere & de Citoyen, à un travail auſſi utile.

Tout homme eſt maître d'avoir une opinion;

il eſt libre de ne pas adopter celle d'un autre; il a le droit de la critiquer, de la contredire, même de la condamner, quand il appuie ſa cenſure de bonnes raiſons: cette liberté ne ſauroit faire oublier les bienſéances, ni ce qu'on ſe doit à ſoi-même & au Public.

Quelles que ſoient vos raiſons contre ma doctrine, dont vous n'avez pas dit un mot, ſur laquelle devoit porter votre critique, elles ne vous autoriſoient point à m'outrager.

Je n'uſerai pas de repréſailles. Les injures ne méritent point de réponſe. L'offenſe d'un homme, qui ſe rabaiſſe lui-même par l'indécence de ſon procédé, eſt indigne de colere; & la voie de votre Journal, dont vous avez abuſé, me venge, en vous faiſant connoître.

D'ailleurs, les égards & les ménagemens que je dois à la Compagnie dont nous avons l'honneur d'être Membres l'un & l'autre, m'empêchent, pour ne pas la faire rougir, encore, de rien ajouter à la publicité de la mauvaiſe opinion que vous donnez de vous. Cette délicateſſe dont j'ai montré plus d'une fois l'exemple, en lui

ſacrifiant mon juſte reſſentiment, eſt une preuve de ma déférence & de mon reſpect. Quel tort n'avez-vous donc pas, envers elle, de m'avoir inſulté, calomnié publiquement, au ſujet d'une nouvelle doctrine, qui mérite la plus grande attention des Médecins & les plus vifs encouragemens de la part des Miniſtres, des Magiſtrats & des bons Citoyens ?

Les aſſertions que vous avez haſardées, dans votre Journal, vont me fournir l'occaſion d'entrer dans quelques détails. Il eſt juſte d'éclaircir & de rétablir des faits qui ont rapport à moi, & à la matiere que je traite. Ce n'eſt point ici une juſtification, elle eſt au-deſſous de moi ; mais il faut diſſuader le Public de croire à l'aigreur de votre critique : ſi je me taiſois, vous auriez l'air d'être vainqueur, cela vous rendroit trop fier. Détruiſons vos fauſſetés & votre arrogance.

« *Il eſt d'autres devoirs*, me dites-vous, *plus* » *dignes du Médecin, parce qu'ils ſont plus* » *utiles au Public* ». Hé ! quel eſt le Médecin qui a porté le zele & l'amour de ſes devoirs auſſi loin que je l'ai fait pour le bien public !

Quel Médecin a employé autant de temps & de dépenſes, a eſſuyé autant de peines & de déſagrémens, pour tirer du chaos la matiere que je traite, dans la vue de ſubſtituer une vérité ſalutaire à une erreur funeſte, erreur dont les effets ont coûté la vie à des millions d'hommes !

Quel Médecin a oſé, comme moi, s'élever avec autant de fermeté contre un préjugé ſi accrédité, braver ſes nombreux partiſans, & dédaigner les clameurs d'une troupe de confédérés, dont l'ignorance, l'envie & la cupidité devoient m'en faire des ennemis cachés, dangereux & implacables !

Sans prétention, ne courant point après la fortune, ami de la paix, pourquoi ai-je ſacrifié ma tranquillité à l'état de guerre où je me ſuis engagé ? ſi ce n'eſt pour le bien public.

Le Public a-t-il jamais reçu d'aucun Médecin un ſervice auſſi grand que celui que je lui rends ? Et c'eſt ce Médecin zélé, ferme, laborieux, déſintéreſſé, humain & patriote

que vous cherchez à bleſſer, en l'aſſimilant à des empyriques ? Et c'eſt vous, M. Bacher, qui vous permettez cette comparaiſon ?

Mais, vous qui prétendez enſeigner aux autres leurs devoirs, avez-vous rempli envers moi & mon Ouvrage, ceux d'un Médecin éclairé, d'un Critique impartial & d'un Confrere honnête ?

1°. « *Un Médecin*, dites vous, *doit ſe hâ-*
» *ter de publier, ſans reſtriction, ſes décou-*
» *vertes & ſes recettes, dès qu'il eſt auſſi*
» *ſûr de leurs effets que l'eſt M. Mittié* ».

Auſſi-tôt que le temps & l'expérience ont eu mis le ſceau à mon travail, & à ma conviction, j'ai publié mes découvertes ; je l'ai fait avec autant de plaiſir que de déſintéreſſement & ſans reſtriction : mais je l'ai fait de la maniere que j'ai jugé la plus convenable au bien de l'humanité & à l'honneur de la Médecine. J'ai préſenté les choſes dans leur enſemble, comme je les vois, & comme il convient à un Médecin, lorſqu'il écrit pour

des Médecins. *Me raris auribus juvat placere.*

Quelles que sûres que soient les découvertes, il est souvent de la prudence de ne les faire que pressentir au Public, pour l'y habituer insensiblement, & de ne pas mettre trop de précipitation à les publier, dans tous leurs détails, avant qu'elles soient, en quelque façon, accueillies par des gens de l'Art; dans la crainte que les ignorans ne préviennent contre leur bonté, par le mauvais usage qu'ils en feroient, & que le défaut de succès, entre leurs mains, joint au préjugé, ne les fassent rejetter. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que les découvertes, comme les miennes, sont, malgré leur utilité, d'une nature à éprouver de la contradiction de la part de la multitude.

Les hommes ne se défont pas facilement de leur préjugé, quand l'amour-propre, l'habitude & l'intérêt les y attachent; ils ne changent pas, tout-à-coup, d'idées & d'usages. C'est par dégré & avec le temps que l'on

rectifie leur maniere de voir & de faire : encore pour opérer cette révolution, il faut ſuppoſer les hommes raiſonnables, honnêtes, déſintéreſſés, exempts de paſſion, ſenſibles aux maux de l'humanité, & préférant la vérité, le bien public à toute autre conſidération... Vous montrez-vous de cette claſſe d'hommes, M. Bacher? Hé! qu'il y en a peu de cette trempe, parmi mes adverſaires!

Vouloir oppoſer bruſquement une digne à un torrent, c'eſt être ſûr de la voir renverſer par l'impétuoſité de ſon cours. On parvient, plus aiſément & plus ſûrement, à le détourner, quelle que ſoit ſa rapidité, en y mettant le temps & la patience néceſſaires.

C'eſt le plan que je me ſuis formé, & que je ſuivrai juſqu'à ſon entiere exécution. Dans mon projet, je n'ai conſulté que la raiſon, l'honnêteté & le bien public; mes vues, mes moyens & leurs ſuccès, juſtifieront toujours ma conduite.

Il n'y a que des hommes inconſéquens & mal intentionnés, M. Bacher, qui jugent &

condamnent les moyens & les intentions d'un autre, ſans les connoître, qui lui en ſuppoſent de faux & de blâmables.

Pourquoi me préſenter au Public ſous des couleurs offenſantes ? Pourquoi prétexter une réticence dans mon Ouvrage, qui ne laiſſe rien à déſirer à quiconque eſt en état de l'entendre ? Pourquoi n'avoir pas attaqué la doctrine qu'il renferme, plutôt que de me faire un crime de ce que vous n'y trouvez pas ?

Eſt-ce ma faute, ſi vous n'avez pas ſaiſi ce qui n'a dû échapper qu'à vous ſeul ? Eſt-ce ma faute, ſi vous m'avez lu ſans me comprendre ?

Pour jouir du riche ſpectacle que préſente un vaſte horiſon, il faut avoir la vue longue & bonne. De même, pour juger d'un Ouvrage tel que le mien, M. Bacher, il faut avoir des connoiſſances théoriques & pratiques ſur toutes les parties qui ont rapport à l'objet que je traite ; ſans cela, le développement des cauſes, l'explication des effets & leur liaiſon ;

la nature, l'application & le réſultat des moyens; leur comparaiſon; l'induction tirée de l'analogie & de l'exemple échappent à celui à qui ces connoiſſances manquent, comme l'enſemble & les détails d'une belle perſpective ſont perdus pour celui qui a la vue trouble & courte.

Réſolu d'attaquer ma méthode, vous n'avez eu d'autre moyen, M. Bacher, que de me décrier & de me calomnier : croyez-vous, par cette conduite, avoir fait preuve de talent?

Peut-être avez-vous voulu, en prévenant vos Lecteurs contre moi, les détourner de l'attention que la nouveauté & l'utilité de mon Ouvrage méritent, parce qu'il déchire le voile qui couvre votre erreur & l'ignorance de vos partiſans.

Pour l'uſage des Médecins, j'ai raſſemblé, dans mes Obſervations ſommaires, tout ce qui eſt eſſentiel à la théorie & à la pratique des maladies Vénériennes. J'ai fait connoître, d'après le ſiege du mal, l'indication qu'il pré-

ſente, les rémedes qui lui ſont propres, la maniere de les adminiſtrer (3), & l'effet qu'ils doivent produire.

D'Après ces principes, l'on voit le ſecours dont la nature a beſoin & la qualité du rémede que la maladie demande pour guérir. Cet exemple & cette indication ſont pris d'après ce que la Nature & l'Art font ſeuls, ou conjointement, dans preſque toutes les maladies.

C'eſt la pratique réfléchie de la Médecine, en général, qui m'a appris à faire l'application de ce qui convient, en particulier, au traitement des maladies Vénériennes, pour en aſſurer, conſtamment, la guériſon. C'eſt auſſi à ce manque de médecine-pratique, chez la plupart de ceux qui ont écrit ſur la maladie Vénérienne, ou qui la traitent, que l'on doit attribuer le peu de progrès que l'art a fait, juſqu'ici, dans la connoiſſance & l'uſage des vrais moyens de la guérir.

Il n'y a point de méthode plus ſimple,

plus éclairée & plus vraie, que celle que j'enſeigne ; malgré cela, elle ne peut être ſaiſie, appréciée & miſe en uſage, que par des Médecins inſtruits, parce qu'il faut une ſomme de connoiſſances pour en ſentir la bonté ; & ces connoiſſances ſont également néceſſaires, quelque facile que ſoit ma méthode, pour la mettre en pratique, avec ſuccès. Il n'eſt donc pas étonnant, que ſi peu de gens l'admettent, faute d'en voir tous les avantages, & qu'il s'en rencontre beaucoup qui la rejettent, faute de ſavoir l'employer.

Quant à mes recettes, je n'en ai point : vous avez dû voir dans mes écrits, comme tout le monde, que je n'admets point de remedes particuliers, pas même de ſpécifique d'aucune eſpece, pour la guériſon des maladies Vénériennes ; mais qu'à la place d'une routine aveugle & du mercure, remede dangereux & inſuffiſant, je ſubſtitue une méthode éclairée, & l'uſage des végétaux, qui ſont des moyens doux & efficaces. L'Art, qui fut

toujours un ſecret pour les ignorans, conſiſte dans la ſeule maniere d'en faire une juſte application.

Si j'avois propoſé ou donné une recette, c'eſt pour le coup que vous vous ſeriez récrié à l'ignorant, au Charlatan! Hé quoi! une recette de la part d'un Médecin! Vous auriez, ſans doute, objecté, comme je l'ai fait dans ma Lettre à M. Paulet, Auteur de la Gazette de Santé, page 11, l'impoſſibilité de pourvoir, par un ſeul rémede, à tous les maux, relativement à la variété des ſymptômes, à la diverſité des tempéramens & à la différence des complications, &c. Alors vous auriez eu raiſon. Faites l'application de cette vérité, à ceux qui, comme vous, prétendent ſatisfaire à tout avec le mercure.

Tout Médecin qui exigeroit de moi une recette particuliere, ou une doſe déterminée d'une plante connue, me donneroit une mauvaiſe idée de ſon ſavoir, pour en faire un uſage convenable : de pareilles inſtructions

ſont, à ceux qui en ont beſoin, ce que les liſieres ſont aux enfans ; que peut-on, raiſonnablement, en attendre ?

J'ai dit clairement & poſitivement, & je le répete, que les rémedes propres à guérir les maladies Vénériennes, doivent avoir la vertu ſtimulante, & qu'il ne faut qu'augmenter, proportionnellement, le mouvement tonique ; par conſéquent, la plante qu'on employe, ou ſa préparation, doit être choiſie & doſée relativement à ſon effet & à la ſenſibilité de chaque individu, dont la nature du tempérament, ou de la conſtitution fait, avec la maladie, une indication compoſée, que la même plante, ou le même rémede, à la même doſe, ne peut remplir chez tous les ſujets. Je ne puis donc preſcrire que des regles générales. C'eſt au Médecin praticien, doué d'un tact ſûr, aidé de ſes connoiſſances, à en faire l'application particuliere. Alors il ſe mettra dans le cas, par ſes ſuccès, d'être, comme moi, taxé d'avoir un ſecret.

Voilà

Voilà ma réponſe à ceux qui croyent que je n'ai qu'un remede, & à ceux qui m'en demandent la recette.

Cependant vous m'en demandez une, M. Bacher? Pour vous prouver que je ſuis plus complaiſant que vous n'êtes honnête, je veux bien vous ſatisfaire.

J'ai dit, dans mes Obſervations ſommaires, particulierement dans ma lettre à l'Auteur de la Gazette de Santé, page 8: « L'on ju-
» gera, d'après l'obſervation, que la guériſon
» des maladies Vénériennes dépend du ſeul
» mouvement tonique porté à un dégré
» convenable, &c. » Par conſéquent, LES *PILULES* TONIQUES QUE MONSEUR VOTRE PERE ET VOUS AVEZ DÉBITÉES AU PUBLIC POUR L'HYDROPISIE, indiquent, par leur dénomination, qu'elles poſſédent la propriété que tout remede doit avoir, ſelon moi, pour guérir la maladie Vénérienne.

Vous ne vous attendiez pas, M. Bacher, à trouver un diamant dans du fumier: vous

vous attendiez encore moins à apprendre de moi, après les injures que vous m'avez dites, la ſeule propriété de vos *Pilules*, qui puiſſe, en quelque façon, juſtifier la bienfaiſance du Miniſtere qui en a fait l'acquiſition.

Comme j'ai eſſayé de tout, du bon & du mauvais, j'ai employé ces *Pilules*, ſoi-diſant de vous, & j'ai guéri avec elles : je vous engage à en faire l'expérience. Pour réuſſir, ſuivez la régle que je vous enſeigne (3); que votre orgueil ne ſoit pas humilié de la leçon : un Charlatan comme moi peut en donner, & de plus d'une nature, à ces Médecins Journaliſtes qui penſent ſuppléer au défaut de connoiſſances, par la hardieſſe des outrages.

Si vous traitez avec vos *Pilules*, ayez l'attention de les faire, de les adminiſtrer vous-même, & de vous aſſurer des à-l'entours des malades, afin que vous n'ayez pas le prétexte, ſi vous guériſſez, de dire qu'on leur a donné du ſublimé, ou quelques préparations de mercure, comme vous & d'autres m'en accuſez,

ſans preuves, ſans indices & contre toute vraiſemblance. C'eſt ici l'occaſion de repouſſer la calomnie.

Oui, qui que vous ſoyez, Médecins, Chirurgiens ou autres, que le préjugé aveugle, parce que vous ne concevez pas, ou vous ne voulez pas convenir que l'on guériſſe la maladie Vénérienne avec l'*ache & la verveine*, &c. devez-vous pour cela, ſoit en particulier, ſoit en public, m'invectiver, me calomnier dans la vue de conteſter la propriété des plantes que je vous indique, avec leſquelles vous guérirez, comme moi? Devez-vous inſulter à ma découverte, tandis que vous avez l'expérience, par vous-mêmes, que l'on ne guérit pas, avec les moyens que vous me taxez d'y ajouter, les cas graves, ſur-tout ceux déſeſpérés, où votre mauvaiſe méthode, par le mercure, réduit les malades?

Qui d'entre vous oſeroit ſe flater d'arrêter le progrès de la gangrene dans vingt-quatre heures, de calmer les accidens les plus graves,

& les douleurs ostéocopes, dans deux ou trois jours au plus, avec le mercure & ses préparations, comme cela arrive avec les végétaux, qui, en général, ont autant la propriété de guérir les maladies Vénériennes, que l'eau a celle d'éteindre le feu?

Doutez, ne croyez pas, niez même; mais ne soyez pas inconséquens, mal-honnêtes & calomniateurs. Tout ce que vous avez dit, tout ce que vous direz contre moi & ma doctrine, ne peut que tourner à votre honte; l'événement vous confondra tous.

Soyez persuadés que je n'ai pas l'imbécillité d'avancer inconsidérément une doctrine, si je n'étois intimément convainçu de sa bonté, & en état de le prouver. J'ai encore moins l'impudence de blâmer un Remede que j'emploierois avec les végétaux, en certifiant leur efficacité qui lui seroit dûe; fausseté facile à démontrer par l'analyse, mieux encore par les effets; ce n'est pas, non plus, d'après une futile hypothèse, quelques faits heureux & des

connoiſſances ſuperficielles, que j'entreprendrois de combattre & détruire une opinion & une pratique reçues depuis trois ſiecles, adoptées par des perſonnes du premiet mérite.

Au lieu de me déchirer, que ne cherchez-vous à vous convaincre ! Si vous aviez la moindre envie de concourir avec moi au bien public, vous vérifieriez le fait, au lieu de le nier.

Des procédés auſſi injuſtes, auſſi outrageans que les vôtres, ſont-ils le prix qu'un Médecin, occupé des progrès de ſon Art & du ſoulagement de l'humanité, doit attendre de ſes travaux ? Eſt-ce-là la récompenſe d'un Citoyen qui cherche à ſe rendre utile, & le langage de ceux qui ſont faits pour juger le mérite, & partager l'avantage des découvertes précieuſes au Public ?

Quels motifs voulez-vous que vous ſuppoſent les hommes honnêtes & inſtruits, qui ſont convaincus de la vérité que je publie, qui voient le zèle & le déſintéreſſement

que j'y mets ? De quel œil doit-on regarder, de quelle épithete faut-il, à mon tour, que je qualifie ceux qui tiennent une conduite ſi injuſte à mon égard ?

Vous ſoutenez, M. Bacher, ſans l'avoir eſſayé, ſans en donner la raiſon, que l'on ne guérit pas avec les végétaux : vous ſoutenez ce paradoxe contre moi, qui en ai l'expérience journaliere, qui explique pourquoi & comment les végétaux doivent guérir plus facilement, plus ſûrement que tout autre moyen : contre moi, qui apporte en preuve, je ne dis pas mon expérience ſeule, ni celle de quelques autres, mais l'exemple des trois quarts & demi des Habitans de la Terre où cette maladie exiſte. Quelles preuves contraires oppoſerez-vous à ces faits ? Qu'aurez-vous encore à repliquer, quand vous vous verrez contredit par l'effet de vos *Pilules*, compoſées de végétaux ? Ce fait ne ſera pas la ſeule occaſion que vous me fournirez, de tourner contre vous vos propres armes, & de m'en ſervir à vous battre ; quel

que ſoit mon avantage, je n'aurai pas à me glorifier du triomphe.

2.° *Un Médecin doit ſe méfier des promeſſes de tout homme, ſeroit-il même ſon Confrere, quand celui-ci affecte de décrier les méthodes reçues, & de ſe vanter lui-même avec une hardieſſe démeſurée.*

Tout Médecin doit être en garde contre les promeſſes, ſans doute; mais quand un Confrere indique un genre de Remede, la maniere de l'employer, rend raiſon de ſon effet, démontre évidemment la préférence que doit avoir ſa méthode ſur toute autre, par la bonté de ſa théorie & par le ſuccès de ſa pratique; ce ne ſont point des promeſſes qu'il fait, c'eſt une nouvelle doctrine qu'il enſeigne, & que, d'après ſa propre expérience, il recommande aux Médecins de mettre en uſage, pour en conſtater, eux-mêmes, les bons effets, & pour l'éclairer de leurs obſervations.

Tout le monde conviendra, M. Bacher, qu'il faut être conduit par la paſſion, aveu-

glé par le préjugé, & voué à l'ignorance, pour ſe permettre des ſorties injurieuſes ſur une conduite auſſi louable que la mienne.

Je n'affecte point de décrier les methodes reçues; eſt-ce ma faute ſi elles ne valent rien? J'en fais ſentir les inconvéniens, parce que je les connois, & qu'ils ſont dangereux; aucune conſidération ne m'empêchera de les publier, parce qu'il y va de la ſanté & de la vie des hommes. J'inſiſterai d'autant plus ſur les défauts de ces méthodes reçues, qu'elles ſont toutes mauvaiſes, & que j'ai à cœur, pour le bien public, d'en ſubſtituer une autre qui mérite la préférence à tous égards.

Peu de gens de l'Art ont employé autant ou plus de mercure que moi; mais je l'ai fait, peut-être, d'une maniere plus réfléchie ou plus éclairée; j'en ai vu différemment les effets, j'en ai connu la cauſe. L'expérience que j'ai acquiſe, par un long uſage, m'a forcé de revenir du préjugé que l'on a, & que j'avois auſſi, en faveur du mercure.

Publier ſes Obſervations & les réſultats de ſes travaux, ſur un ſujet quelconque, loin de le décrier, eſt, aux yeux des perſonnes ſenſées & inſtruites, avoir le mérite de chercher à être utile. C'eſt vous, M. Bacher, qui ne ſavez & ne faites que le métier de décrier; & qui prenez-vous pour plaſtron de vos injures? Un Médecin, un Confrere qui cherche à faire le bien, à le faire d'une maniere éclairée & ſûre, pour qu'il ſoit général & conſtant.

Afin de mettre la partie raiſonnable du Public, & les perſonnes de l'Art, qui voudront prendre la peine de réfléchir, en état de juger ſi ce que je dis du mercure le décrie à tort, ou ſi les éloges qu'on en fait ſont fondés, que l'on examine les queſtions & les objections ſuivantes : j'en donnerai, dans ma réplique à la réponſe que l'on me fera, les preuves négatives, motivées par une explication dont aucun Praticien, ni aucun Auteur n'a eu la moindre notion.

Je vous fournis-là, M. Bacher, ainſi qu'à votre Teinturier, à votre petit Comité, & aux Partiſans du mercure, une belle occaſion de développer votre ſavoir, de faire connoître mon ignorance, & la témérité que j'ai de vouloir attaquer l'uſage du mercure, de ce Remede prétendu divin & ſi bienfaiſant. Montrez-vous-en le défenſeur auſſi éclairé que zélé. Prouvez, par la ſolidité de vos raiſons, appuyées de l'expérience, la nature innocente & bénigne du mercure, ſa maniere douce d'agir, ſa vertu généralement ſpécifique, ſon uſage exempt d'inconvéniens, & ſur-tout la maniere éclairée & ſûre avec laquelle on l'adminiſtre. Que de reconnoiſſance vous mériterez de la part du Public, & de celle du Gouvernement, en raſſurant ſur l'uſage d'une méthode contre laquelle je cherche à les indiſpoſer !

Soyez aſſuré, M. Bacher, que les perſonnes de l'Art accueilleront, avec ſatisfaction, les connoiſſances que vous & les Partiſans du

mercure avez ſur ſon uſage ; puiſque vous exaltez ſi fort une méthode où j'ai le malheur de ne voir qu'ignorance, fauſſeté, incertitude, hazard, obſcurité, infidélité, inconvénient, inſuffiſance, inconſéquence, abſurdité, contradiction, danger, inutilité & accident : ce que je démontre par ce qui ſuit.

Que doit-on eſpérer, ou plutôt que ne doit-on pas craindre d'un traitement établi ſur de pareils fondemens ! Il n'y a pas de perſonnes de l'Art qui, en liſant ces objections, ne ſe reproche intérieurement ſa prévention en faveur du mercure, & n'en rougiſſe ; comme il n'y a point d'homme ſenſé, qui, en réfléchiſſant, ne redoute plus le remede que le mal, & ne ſoit étonné de l'aſſurance perfide avec laquelle les Partiſans des Frictions vantent leur méthode, qui, entre les mains des plus habiles, n'eſt qu'une eſpece de loterie, dont les lots ſont, GUÉRI, GUÉRI AVEC ACCIDENT, GUÉRI AVEC SUITE ; MANQUÉ, MANQUÉ AVEC ACCIDENT, MANQUÉ AVEC SUITE ;

MAL DEVENU INCURABLE PAR LA NATURE DU REMEDE....... & la main qui conduit le traitement, n'eſt pas plus sûre d'un bon lot, que celle qui le tire de la roue de fortune. Je ne rapporterai point ici toutes les bévues, les contradictions, & en général la conduite aveugle & inconſéquente que preſcrît cette méthode, ſoi-diſant éclairée & la meilleure des méthodes.

1.° Le mercure & ſes effets étoient-ils connus, quand on l'a mis en uſage pour le traitement de la maladie Vénérienne, lorſqu'elle s'eſt manifeſtée en Europe? . . . Non.

2.° La connoiſſance de la maladie Vénérienne a-t-elle éclairé ſon traitement par l'uſage du mercure? . . . . Non.

3.° La maladie Vénérienne, ſoit par ſon caractère, ſoit par la nature de ſes ſymptômes, exige-t-elle, pour ſa guériſon, comme on le prétend, l'uſage du mercure, de préférence à celui des autres ſubſtances, ſoit végétales, ſoit minérales? . . . . Non.

4.° Le mercure eſt-il, par lui-même, une ſubſtance innocente, qui ne ſoit point nuiſible, comme on le croit? . . . . Non.

5.° Le mercure eſt-il, pour la guériſon de la maladie Vénérienne, le ſeul ou le meilleur remede, le plus convenable à notre climat, à notre conſtitution? . . . . Non.

6.° Eſt-il un ſeul de tous ceux qui font frictionner, qui ſache? Vous-même, M. Bacher, qui êtes Docteur, qui vantez tant cette bonne méthode, ſavez-vous ce que c'eſt que la Pommade mercurielle? Eux & vous devez au moins connoître l'inſtrument que vous employez. Hé bien! ſans crainte d'être contredit, j'oſe aſſurer que (4). . . . . Non.

7.° Eſt-ce d'après des principes connus & l'aitiologie de ce qui ſe paſſe dans la préparation de la Pommade mercurielle, que l'on fait cette préparation, qu'on l'adminiſtre, & qu'on ſait les avantages ou les inconvéniens qui réſulteront de ſa bonne ou mauvaiſe qualité? . . . Non.

8.° Eſt-on d'accord ſur la maniere de frot-

ter ? . . . . , ... Non.

9.° Le malade que l'on frotte, reçoit-il toujours du mercure ? . . . . Non.

10.° Eſt-il un moyen connu ou sûr d'eſtimer, je ne dis pas au juſte, parce que cela eſt phyſiquement impoſſible, mais ſeulement à peu près, la quantité de mercure qui a paſſé dans le corps du malade ? . . . . Non.

11.° Connoît-on la maniere d'agir, en général, du mercure ? . . . . Non.

12.° Sait-on comment le mercure guérit ? . . , ... Non.

13.° Sa maniere d'agir & de guérir eſt-elle la même ? . . . . Non.

14.° Quand le mercure guérit, eſt-ce par une propriété qui lui eſt particuliere, comme ſpécifique ? . . . . Non.

15.° Le mercure agit-il & guérit-il directement, ſous ſa forme globuleuſe métallique, comme on le croit ? . . . . Non.

16.° Sait-on ſi le mercure ſubit une modification particuliere dans l'économie ani-

male ? . . . . Non.

17.° Si le mercure ſubit une combinaiſon ; ſait-on de quelle nature elle eſt , combien de tems, après les frictions données , elle arrive, en quelle quantité elle ſe fait , ſi elle eſt proportionnée à la quantité du mercure reçu ? . . . . Non. Ignora

18.° Cette modification ayant lieu , connoît-on ſes réſultats directs ou indirects, & les effets, bons ou mauvais, qu'elle doit produire ? . . Non. Ignoran

19.° Le bien & le mal que le mercure fait, ſont-ils inſéparables l'un de l'autre ? . . Non. Infidélit

20.° Le bien & le mal qui réſultent de l'uſage du mercure , dépendent-ils de la même cauſe? . . . . Non. Inconvé

21.° Connoît-on la cauſe des accidens que le mercure occaſionne ? ſait-on ſi cette cauſe eſt ſimple , compoſée ou compliquée ? . Non. Ignoran

22.° Sait-on pourquoi tous les ſujets ne ſont pas également ſuſceptibles des bons & des mauvais effets du mercure ? . . . . Non. Ignoran

23.° Faut-il une quantité déterminée de mercure , ſoit pour guérir , ſoit pour occa- Ignora

ſionner les accidens qui lui ſont particuliers ? . . . . Non.

ſance. 24.° Les ſignes ordinaires ſont-ils ſuffiſans pour prévoir les accidens que l'uſage du mercure occaſionne ? . . . . Non.

ſance. 25.° Y a-t-il un moyen ſûr de les prévenir ?. , ... Non.

Erreur. 26.° Sait-on comment le mercure fait ſaliver ? . . . . Non.

ſance. 27.° A-t-on des moyens prompts, efficaces pour remédier aux accidens graves de la ſalivation ? . . . . , . . . Non.

ſéquence 28.° Les moyens que l'on emploie communément pour arrêter les accidens de la ſalivation, vont-ils à la cauſe de ces accidens ? Non.

Erreur. 29.° La ſalivation légere ou conſidérable, eſt-elle néceſſaire à la guériſon, comme c'eſt l'opinion commune ? . . . . Non.

orance. 30.° La ſalivation eſt-elle un effet naturel du mercure ? en connoît-on la cauſe ? . . Non.

ſurdité. 31.° La ſalivation eſt-elle une criſe de la maladie Vénérienne, ou une criſe néceſſaire à la guériſon

guériſon, comme on veut le perſuader? Non.

32.° Le mercure, comme ſpécifique de la maladie Vénérienne, convient-il à tous les ſujets qui en ſont attaqués? . . . . . . Non. Inſ

33.° Le mercure, comme ſpécifique, guérit-il tous les ſymptômes de la maladie Vénérienne? . . . . Non. Inſu

34.° Puiſqu'on regarde le mercure comme ſpécifique de la maladie Vénérienne, explique-t-on pourquoi il ſe rencontre des ſymptômes graves dont il n'arrête pas les progrès, d'autres dont il augmente la violence, & quelques-uns qu'il rend incurables? Sont-ce là les effets & le caractere d'un vrai ſpécifique que l'on dit être infaillible? . . . . Non. Con

35.° Le mercure peut-il ſe donner ſans inconvénient, quand il y a complication avec une autre maladie? . . . . . . Non. Dang

36.° Le mercure peut-il également s'adminiſtrer dans toutes les ſaiſons, ſans expoſer à plus d'accidens dans l'une que dans l'autre? Non. Incor

37.° Les préparations que l'on fait précéder Erreu

les frictions, ont-elles un objet déterminé ? Non

38.° Les préparations que subissent les malades, attaquent-elles la cause du mal vénérien ? . . . . Non.

39.° Ces préparations servent-elles à accélérer la guérison ? . . . . Non.

40.° Le régime que l'on fait observer aux malades, pendant le traitement, a-t-il quelque rapport avec la cause de la maladie, avec la nature du remede, ou avec ses effets ? Est-il propre à concourir, avec le mercure, à la guérison ? . . . . Non.

41.° Le mercure agit-il directement sur le virus vénérien ? a-t-il quelque affinité avec lui, comme on le croit ? . . . . Non.

42.° Quoique l'on guérisse bien de la maladie Vénérienne, est-on toujours exempt des suites fâcheuses du mercure ? . . . . . Non.

43.° Quelles que soient la docilité, l'exactitude du malade à faire ce qui lui est ordonné, quels que soient le savoir, la prudence de celui qui administre le mercure, le mala-

de eſt-il toujours à l'abri de ſes inconvéniens, toujours aſſuré de ſa guériſon, même dans les cas les plus ſimples, & avec la meilleure conſtitution? . . . . Non.

Accid... ticulie... mercu...

Enfin, peut-on diſſimuler on nier, après les exemples malheureux que l'on ne voit que trop fréquemment arriver entre les mains des gens de l'Art les plus habiles, que le mercure fait tomber les dents, qu'il occaſionne des fiévres, des hémorragies, des crachemens de ſang, des pertes, des dyſſenteries, des ulceres internes, la lienterie, l'avortement, le tremblement, des convulſions, la diſſolution des humeurs, la paralyſie, l'aſthme, la phthiſie, la conſomption, la folie, l'apoplexie, la mort ſubite?

D'après cela, comment le mercure, qui eſt dangereux par lui-même, dont on ne connoît pas la nature, ni la maniere d'agir, qui ne guérit pas toujours, & qui produit des accidens ſi fâcheux, à la plupart deſquels on ne peut remédier, ou dont on ſe reſſent toute

la vie, peut-il mériter le titre de Remede doux, universel, spécifique, & même infaillible ? & la routine aveugle de le donner peut-elle, en conscience, passer pour une méthode éclairée, & pour la meilleure des méthodes ;

Il faut être bien prévenu ou de bien mauvaise foi pour soutenir cette assertion, que l'expérience dément tous les jours ; c'est se jouer de la confiance, de la crédulité des hommes & sacrifier leur santé, leur vie même, à son préjugé, à son entêtement, à ses intérêts.

Car, enfin, cette méthode universelle & si vantée, a-t-elle d'autres regles que celles dictées par la crainte & la prudence qu'inspire & demande l'usage d'un remede nuisible & infidele, dont l'expérience a appris à se méfier ?

Les gens de l'Art, les plus célebres, après la saignée, la purgation & les bains, préparations bannales & d'usage, plus nuisibles que favorables à la guérison, suivent-ils d'autres regles que celles d'éloigner, de rapprocher ou de suspendre les frictions, selon leurs bons

ou mauvais effets, d'augmenter ou diminuer la quantité de Pommade qu'on y emploie & de faire durer plus ou moins le traitement?

Quels que ſoient les ſymptômes, l'âge, le ſexe, le tempérament & les complications, cette pratique eſt-elle ſuſceptible d'autres modifications? N'eſt-ce pas toujours, dans tous les cas, le même remede & la même marche? C'eſt pourquoi, tant de perſonnes, ſans le moindre talent, ſe mêlent de traiter de cette maniere. L'ignorant, ſinge de l'homme inſtruit, croit l'égaler en frictionnant comme lui, & il ſe le perſuade en s'attribuant le mérite de quelques guériſons, qui, entre les mains de l'un & de l'autre, ſont dûes à la nature ou au haſard.

Quand ce traitement ne réuſſit pas; que fait-on? On en recommence un ſecond: ſi celui-ci eſt auſſi infructueux que le premier, l'on paſſe à un troiſieme, à un quatrieme; enfin, chacun propoſe & préfere la maniere de faire, qui ne conſiſte jamais qu'à répéter

ce que les autres ont fait, ſans qu'aucun puiſſe rendre raiſon de ce qu'il fait, ſoit ſûr de ce qu'il en réſultera, ni ſache comment & pourquoi cela arrivera. Reconnoit-on là les principes & les vues d'une méthode éclairée & conſéquente ?

L'on ne peut qu'être étonné de l'aveuglement des perſonnes de l'Art, qui ſont dans cette croyance, & que plaindre les malades qui en ſont le jouet.

D'après l'obſcurité, les dangers & l'incertitude qui accompagnent l'uſage du mercure, que l'on n'emploie jamais qu'avec crainte & en tâtonnant, comment perſuader à ceux qui obſervent & qui réfléchiſſent qu'une méthode, dont la théorie & la pratique n'ont pas une ſeule donnée vraie, ſoit ſûre, éclairée & la meilleure des méthodes ? Ne pas le croire, parce que la raiſon & l'expérience s'y refuſent, eſt, ſelon vous, M. Bacher, décrier cette méthode, & vous m'en faites un crime, parce que c'eſt une méthode reçue.

L'eſtime que j'ai pour un grand nombre de ceux qui ſuivent cette méthode m'impoſe-t-elle la loi de reſpecter leur fauſſe opinion, au préjudice des avantages qui en réſulteront, ſi je parviens à la détruire ?

En cherchant à déſabuſer les autres, je veux m'inſtruire moi-même ; ſi des fauſſes connoiſſances m'égarent, détrompez moi : répondez à mes objections ; juſtifiez cette méthode des défauts que je lui trouve ; prouvez que ſon moyen eſt ſans inconvéniens, je réconnoîtrai mes torts & ma réparation eſt toute prête pour l'aveu de mon erreur.

Que des gens eſclaves de leurs préjugés, & bornés dans leurs connoiſſances, réduiſent à l'uſage du mercure, pour la guériſon des maladies Vénériennes, tous les moyens de la nature & toutes les reſſources de l'Art, cela n'eſt pas étonnant ; mais que des perſonnes inſtruites adoptent aveuglément une pareille prévention, cela eſt inconcevable ! Il n'eſt pas moins extraordinaire que la plupart, ſans

avoir égard aux fait sexiſtans, ſans avoir pris la peine de les vérifier, nient la poſſibilité de guérir avec les végétaux, par la ſeule raiſon de la douceur du moyen; parce que cela répugne à leurs idées, cela eſt contraire à leurs uſages & oppoſé à leurs connoiſſances.

Quel eſt le Phyſicien, le Naturaliſte, le Chimiſte, & le Médecin éclairé, qui oſe nier un phénomene ſur la ſimplicité de la cauſe qui le produit? Ce ſeroit bien mal connoître la nature.

En cherchant à me rendre raiſon de ce que l'on fait, de ce qui ſe paſſe dans le traitement d'une maladie, comme le doit tout Médecin quand il veut s'inſtruire & procéder méthodiquement, je n'aurois jamais imaginé qu'un travail qui tend à faire connoître & à corriger les abus d'une méthode dangereuſe me fit taxer par un Médecin de vouloir la décrier.

A ce ſujet, le Journal de Paris du 24

Janvier 1780, en annonçant le rapport des expériences faites avec la tisane Caraïbe, dit: *Depuis qu'on a la manie de vouloir substituer les végétaux au mercure, quel droit n'auroit pas à la reconnoissance du genre-humain, celui qui viendroit révéler les vertus du mercure! D'après cela comment vouloir prétendre à la protection du Gouvernement en cherchant à nier à cette substance sa qualité spécifique!* Le jugement que je porte, d'après l'expérience & les connoissances que j'ai acquises par une longue pratique sur les effets & la propriété spécifique des végétaux & du mercure, semble me l'interdire; mais je suis fondé en autorité & en exemple, à certifier, avec la permission de M. le Journaliste, que pour avoir des droits mérités à la reconnoissance du genre-humain & à la protection du Gouvernement, il faut prendre la route opposée à celle qu'il indique dans son Journal.

Si cette réflexion est du Journaliste, comme il n'est pas Médecin, par conséquent

ni éclairé, ni juge compétent dans cette matiere, il a parlé d'après l'opinion dominante, d'après ce mouvement de compaſſion qu'inſpirent aux hommes ſenſibles les maux des autres & le déſir de les voir efficacement ſecourus: cela fait l'éloge de ſon cœur.

La palme flateuſe qui ſera le prix du travail que le Journaliſte propoſe, doit encourager à ſe mettre dans le cas de la mériter, en répondant à ſon invitation & aux vœux du Public.

Si cette Note eſt de M. Bacher, ou d'un des Commiſſaires qui ont ſuivi ces expériences, elle impoſe à celui de qui elle eſt, l'obligation indiſpenſable de la remplir. Tant de motifs, d'ailleurs, engagent à le faire, que je ne doute pas que celui qui s'en croira capable ne ſe charge, volontiers, d'un travail ſi néceſſaire & ſi utile à l'humanité.

Les raiſons & les preuves que nous rapporterons pour ſoutenir la diverſité de nos

opinions, produiront ſans doute, des nouvelles idées, des nouvelles lumieres, qui ſerviront à découvrir la vérité que nous cherchons.

Je me vante, dites-vous, M. Bacher, *avec une hardieſſe démeſurée.* Vous qui n'avez vu mon travail que d'un mauvais œil, & qui avez pris à tâche, *d'une maniere démeſurée*, de le repréſenter au Public ſous un jour très-déſavantageux, pourquoi n'avez-vous pas réprimé ma hardieſſe ? Le mot de hardieſſe ne peut convenir qu'à votre extrait; car l'on ne doit pas regarder comme une vanterie le courage que j'ai d'affronter un préjugé, ni comme jactence, le ton ferme que la bonté de mes moyens, & la droiture de mes intentions me forcent d'oppoſer à l'injuſtice, à l'indécence de quelques-uns de mes Adverſaires.

Le ton d'aſſurance convient quand on attaque une erreur dont les conſéquences ſont dangereuſes, & quand on y ſubſtitue des vérités & des découvertes auſſi utiles que les miennes.

Le ton de la perſuaſion eſt celui que j'ai dû prendre pour inſpirer de la confiance : j'ai voulu engager les Médecins à m'imiter, & le Public à ouvrir les yeux. J'ai voulu faire connoître aux gens à préjugé, aux ignorans, à leurs échos, que mes Obſervations ſommaires ſont le réſultat de travaux immenſes, faits avec les connoiſſances réunies de toutes les parties néceſſaires à m'éclairer. Connoiſſances qui m'ont ſervi à éviter les erreurs où ſont tombé ceux qui n'ont écrit ſur cette matiere que d'après un faux ſyſtême, en ſe copiant les uns les autres ; ſur-tout ceux qui ont écrit les derniers, qui n'ont que compilé & n'ont rien imaginé : j'ai voulu, dis-je, prévenir que mon travail, étant le fruit de plus de trente années de méditation, de recherche & d'expérience, me fourniroit de meilleures raiſons & de meilleurs moyens, qu'à ceux qui n'ont fait qu'effleurer la matiere, où qui ne l'ont vue qu'à travers le voile du préjugé.

J'ai pensé, enfin, que pour combattre ma nouvelle doctrine, il falloit lui opposer d'autres argumens que des invectives, un faux préjugé, l'ancienneté de l'usage d'un mauvais remede, armes ordinaires de ceux qui manquent de raisons pour défendre la mauvaise cause qu'ils plaident.

Comme vous avez tâché, M. Bacher, & quelques autres personnes, même avant la publication de mon Ouvrage, de prévenir le Public contre moi & contre mes découvertes ; ma délicatesse & l'intérêt de l'humanité exigeoient que je cherchasse à détruire vos fausses insinuations.

Il est permis à tout homme qu'on veut humilier, de repousser l'humiliation ; il y est même obligé, quand le jugement faux & injuste que l'on porte de lui, peut influer sur une opinion qui intéresse essentiellement l'humanité.

Le zéle & la patience que je mets à soutenir le projet que j'ai formé, ne suffiront

pas pour établir ma nouvelle doctrine, si sa bonté n'en assure le succès. En attendant que l'expérience des autres constate la mienne & en soit le garant, si vous voulez combattre ma méthode au lieu de l'éprouver, laissez-là les injures & les calomnies ; prenez le langage & les armes qui conviennent à un Médecin honnête, éclairé ; attaquez mon Ouvrage, sans aucun ménagement, je vous l'abandonne sans aucune crainte. Le meilleur, le plus sûr moyen de rabaisser *la hardiesse d'un homme qui se vante d'une maniere démesurée*, est de détruire le sujet qui peut y donner lieu. Faites-le donc, M. Bacher, si..! Souvenez-vous, encore une fois, qu'il faut des raisons & non des grossiéretés.

Nous ne suivrons pas M. Mittié, pour réfuter ce que son Livre contient de faux & de captieux. Je vous arrête ici, M. Bacher, & je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez fait raison d'une pareille inculpation. Je ne cherche point à venger mon amour-propre, en dé-

fendant mon Ouvrage ; mon but eſt de déſabuſer les perſonnes de l'Art de leurs préjugés, & de garantir le Public des maux que l'erreur & l'ignorance entraînent.

Il eſt très-aiſé d'avancer, avec votre ton déciſif & tranchant, que *mon Livre contient du faux & du captieux* : cela ne ſuffit pas ; il faut le prouver. Je vous ſomme de le faire.

Le devoir d'un critique éclairé & impartial, que vous paroiſſez peu jaloux de remplir, eſt de rapporter les articles qu'il cenſure & de motiver ſon jugement.

Quand on s'arroge le droit de juger le talent des autres, il faut avoir fait preuve du ſien : quels ſont vos titres, M. Bacher, pour que l'on vous croie ſur votre parole ?

Le tribunal du Public eſt comme celui de la Juſtice ; quand on ne veut pas y être traité comme un vil calomniateur, il faut articuler les ſujets de plainte que l'on porte contre ceux qu'on y cite.

Pour m'acquiter de l'obligation que je vous

ai d'avoir bien voulu m'apprendre *les devoirs d'un digne Médecin*, à mon tour, je vous ramenerai aux vôtres, M. Bacher ; & pour vous obliger à faire ce que le devoir d'un Journaliſte exige, je vous donne à ce même Public & aux perſonnes de l'Art, en face deſquels vous avez prononcé ſi leſtement ſur mon compte, pour un impoſteur, pour un Médecin dépourvu de connoiſſances : je le ſoutiendrai juſqu'à ce que ma replique à votre réponſe, où vous expoſerez le faux & le captieux de mon Ouvrage : mette nos juges en état de voir le fond que l'on doit faire ſur l'expoſé & la critique d'un Journaliſte de votre trempe.

Quel jugement, que le jugement de M. Bacher ! de quel Ouvrage, encore ! D'un Ouvrage qui doit faire époque en Médecine & contribuer plus qu'aucun de ceux qu'elle à produit ſur cette matiere, au ſoulagement & à la conſervation d'une partie du genre-humain.

L'acharnement inconcevable que l'on met à décrier un Ouvrage & des découvertes ſi utiles

utiles à l'humanité, ſans les combattre par aucune raiſon manifeſte, l'ignorance à part, les menées & les vœux ſecrets que l'on fait contre leur ſuccès.

Verroit-on à regret les différens moyens que j'enſeigne de remédier efficacement aux ravages d'un fleau dont l'humanité eſt ſi cruellement affligée ? L'on ne peut ſans indignation, s'arrêter à l'idée qu'il y ait des hommes aſſez méchans pour en être capables.

Nous lui demandons ſeulement, à M. Mittié, continue M. Bacher, *pourquoi il exalte*, (*vers le milieu de la page* 30), *des nouvelles préparations, fruit de ſon travail, après avoir dit, vers le milieu de la page* 29 : « Le mercure, loin d'avoir la prééminence & de » mériter la préférence ſur les autres minéraux, pour la guériſon des maladies Vénériennes, eſt, de beaucoup, inférieur à » pluſieurs. En général, le mercure & ſes préparations ſont le plus mauvais, le moins » univerſel & le ſeul dangereux de tous les

» moyens que la nature fournit, & que la
» médecine puiſſe employer pour la guériſon
» des maladies Vénériennes ».

Ces deux paſſages paroiſſent contradictoires; auſſi, M. Mittié, aſſure-t-il être le ſeul, qui, avec le mercure, ait ſu faire un anti-vénérien ſûr; c'eſt-à-dire, des nouvelles préparations mercurielles, fruit de ſon travail qu'il a employé avec le plus grand ſuccès.

Ces deux paſſages ne ſont point contradictoires; en liſant le paragraphe en entier, on en voit la raiſon. Quand on eſt de ſi mauvaiſe foi il ne faut pas l'être ſi groſſierement. Pourquoi tronquer le paſſage? La ſuite que vous avez ſupprimée en eſt l'explication; la voici, Obſervations ſommaires: « Je n'avois rien
» à craindre de leur nature & je ſavois leur
» maniere d'agir: cette connoiſſance, m'a
» été d'autant plus utile qu'elle m'a ſervi à
» rectifier, autant que les moyens en étoient,
» ſuſceptibles, tous les traitemens par le
» mercure & par ſes préparations ».

Il n'eſt pas extraordinaire que le mercure ſoit le plus mauvais anti-vénérien entre les mains de ceux qui ne connoiſſent ni ſa nature, ni ſa maniere d'agir, ni la méthode de l'adminiſtrer, & qu'il le ſoit moins entre les mains de celui qui, comme je l'ai dit, eſt *en état d'en rectifier les préparations & l'uſage, autant que le moyen en eſt ſuſceptible.*

Vous rendez infidelement les choſes, M. Bacher; quel que ſuccès que j'aie obtenu des nouvelles préparations de mercure que j'ai découvertes, je ne les ai point regardées comme ſûres dans tous les cas, ni convenables à tous les ſujets, & je ne les ai point exaltées; leurs effets, à la vérité, ſont ſupérieurs à ceux des préparations connues, mais de beaucoup inférieurs à l'effet des végétaux.

Comme l'on ne paye pas toujours en or, quoique ce ſoit la meilleure eſpece; de même le meilleur des remedes n'exclut pas toujours l'uſage d'un moins bon, quand celui-ci ſuffit pour

atteindre, ſans inconvénient, le but qu'on ſe propoſe; ſur-tout lorſque des conſidérations particulieres au remede & au malade, toutes choſes égales quant au ſuccès, déterminent à lui donner la préférence : tel eſt le cas de mes préparations nouvelles.

Nous ne ferons plus des queſtions ſuperflues; nous appercevons, page 26, la juſtification de M. Mittié.

Pourquoi me faites-vous des queſtions vraiment ſuperflues, ſur le contenu de la page 29, ſi vous avez trouvé ma juſtification page 26 ? vous ne m'inculpez donc, mal-à-propos, que dans la vue & pour le plaiſir de dire du mal ?

Obſervations ſommaires: « D'autres, en-» thouſiſamés des cures faites avec les ſimples, » regardent ces cures comme nouvelles, extra-» ordinaires, & les attribuent à quelques » plantes privilegiées ». Vous répondez à cela : *Le Lecteur ſe ſouvient que la Société de Médecine n'a pu, il y a un an, prononcer*

définitivement. Elle a enfin prononcé qu'elle avoit été témoin des cures opérées par des végétaux. Ce jugement, aussi favorable à ma doctrine, que ma doctrine l'est à ce jugement, est un pas fait vers le but où je désire amener les Médecins. Avez-vous protesté ? vous êtes-vous inscrit en faux, M. Bacher, contre cette décision de la Société de Médecine ?

« Tandis que ces cures très-fréquentes s'o-
» pérent avec les végétaux les plus communs,
» que l'on foule aux pieds, sans qu'il soit
» besoin, pour guérir, d'en faire venir du nou-
» veau monde ». *M. Mittié, pour preuve de ce qu'il avance, rapporte le nom d'un très-grand nombre de plantes qui guérissent la vérole.*

Vous blâmez les restrictions, vous en supposez où il n'y en a pas pour trouver à redire ; pourquoi, M. Bacher, en faites-vous une aussi fautive & aussi frappante ? Pourquoi ne rapportez-vous pas la théorie que j'ai établie, qui enseigne par quelle vertu & de quelle maniere ces plantes guérissent ? Vous vous

permettez cette reſtriction, ſans doute, parce qu'elle vous ſert à porter un jugement défavorable ſur l'Ouvrage; quel procédé de la part d'un Journaliſte, d'un Médecin!

Si tout ce que j'ai cité de votre extrait porte l'empreinte de l'injuſtice & de l'infidélité, ce n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuit.

Mais nous nous ſouvenons, dites-vous, M. Bacher, *que les expériences de M. Mittié ont manquées à l'Hôpital des Gardes-Françoiſes, & cela eſt aſſurément fâcheux pour les Obſervations ſommaires*; il n'eſt pas poſſible d'être d'auſſi mauvaiſe foi & d'en impoſer auſſi hardiment.

Si, dans quelque tems, avec l'aide du Saint-Eſprit, car je ne ſuppoſe pas que cela puiſſe arriver autrement: vous veniez, M. Bacher, à découvrir une autre méthode, ou d''autres moyens de guérir la maladie Vénérienne, & qu'agiſſant différemment que vous avez fait avec vos ſoi-diſant pilules, vous publiez vos découvertes, comme jai fait des miennes; alors,

ſi un Journaliſte, un Médecin, ou tout homme mal intentionné, pour combattre votre méthode & vos remedes, vous objectoit le manque de ſuccès de la tiſane Caraïbe, que lui répondriez-vous? Quelle opinion en auriez-vous? Et comment le Public, qui eſt intéreſſé à ces ſortes de diſcuſſions, doit-il regarder l'homme qui, pour lui maſquer la vérité, & l'éloigner des ſecours qu'on lui préſente, uſe d'un pareil ſubterfuge. Eh bien, M. Bacher, vous êtes cet homme, qui manque d'une maniere ſi répréhenſible à la vérité & au Public, en oppoſant à mes Obſervations un fait faux, une fauſſe citation, une fauſſe anecdote.

J'ai été Commiſſaire dans les expériences faites à l'Hôpital des Gardes-Françoiſes, comme vous l'avez été pour la tiſane Caraïbe. J'avois, il eſt vrai, moi-même propoſé ce remede, d'après les bons effets que j'en avois vus; j'en ai dirigé & ſuivi l'adminiſtration. Ce remede n'étoit point de moi, j'en ignorois la compoſition; tout le monde ſavoit que c'étoit

le remede de Velnos. Il a guéri les cas ſimplement Vénériens, j'en ai été témoin, cela eſt conſigné dans les Procès-verbaux, dont on m'a délivré une copie que j'ai ſous les yeux. Mais il n'eſt pas queſtion de diſcuter, ici, l'efficacité de ce remede.

Quoi qu'il en ſoit, ce remede n'étant pas de ma compoſition, je n'aurois pas eu plus de droit de me prévaloir de ſes bons effets, que vous en avez de m'objecter ſon prétendu manque de ſuccès & que l'on auroit de vous imputer les mauvais effets de la tiſane Caraïbe.

Mes Obſervations ſommaires ſont plus théoriques que pratiques, puiſqu'elles ne renferment aucun détail ſur la pratique; c'étoit donc par des objections à mes principes, à leurs conſéquences, qu'il falloit y répondre, les combattre, & ne pas rapporter, comme un argument victorieux, la citation d'un fait faux, dont vous faites une fauſſe application, pour donner le change au Public, & l'amener à votre but, en l'induiſant en erreur ſur mon compte.

Quand bien même, ce fait particulier seroit aussi vrai qu'il est faux, il ne concluroit rien à l'égard d'une pratique générale. Recourir à cet artifice pour attaquer ma doctrine, c'est manquer à la vérité, à la justice, à l'honneur, & fouler aux pieds toute considération, tout respect humain.

Si je cherche à me garantir des coups qu'on me porte avec des armes qu'il est honteux à des Médecins d'employer, à qui le talent seul doit fournir des raisons pour attaquer ou défendre : si je cherche, dis-je, à parer les traits de l'ignorance & de la méchanceté, c'est moins que je les craigne que pour les effets qui en résultent. Je ne voudrois pas avoir sacrifié en vain, au salut du Public, mes veilles & mes travaux.

Comme il est trop pénible de se défendre contre l'impéritie & les discours calomnieux, je finirai par ce dernier article.

Car si M. Mittié prétend toujours être en droit de tenir à son systême, le Public peut aussi en exiger des garans ; c'est-à-dire,

des Obſervations non ſommaires, mais conſtatées, & M. Mittié en doit produire de telles, ſans quoi il expoſe ſes Obſervations ſommaires à être confondues avec les Affiches des Nicole, des Agironi, &c.

N'en doutez point, je tiendrai, conſtamment, à mon ſyſtême, & je défendrai, envers & contre tous, une cauſe ſi intéreſſante; je ſoutiendrai une vérité d'autant plus précieuſe, qu'elle contribuera au ſoulagement du genre humain. Les honnêtes gens me plaindront des procédés que j'éprouve, loueront mon zele, applaudiront à ma conſtance. N'en doutez pas non plus, j'aurai, dans peu, la ſatisfaction de voir des hommes inſtruits revenir de leurs préjugés, ſe joindre à mes efforts, & reconnoître l'utilité de mes découvertes.

Que l'on exige des garants de ce que j'avance, cela eſt raiſonnable, mon intention a toujours été d'en donner. Avant de publier le précis de ma doctrine, je l'avois fait précéder, pour l'appuyer, d'un grand nom-

bre d'obſervations, & des cures très-remarquables, que j'ai cru au-deſſous de moi de rapporter ; mais que j'avois communiquées à des perſonnes de l'Art, ou dont elles avoient été témoins. Comme la plupart ont altéré, tronqué & nié les faits, ou les ont attribués à d'autres remedes, qu'à ceux qu'ils ont vu adminiſtrer, je ne ſai par quel motif ils ont tergiverſés, quand il a été queſtion de donner leur avis & de s'expliquer.

Afin de prévenir toute contradiction, *au lieu de produire des obſervations bien conſtatées*, que l'on conteſteroit toujours, parce que ceux qui n'auroient pas été témoins des faits, ſeroient en droit d'en douter ; d'ailleurs, il y a tant de moyens de dénigrer la vérité. Qui le ſait mieux que vous, M. Bacher ? J'ai jugé qu'il étoit plus convenable de mettre, par la publication de mes Obſervations ſommaires, les Médecins à portée de faire eux-mêmes des expériences, des obſervations, pour vérifier & conſtater les miennes : y avoit-il d'autres

moyens ? Etoit-il en mon pouvoir de faire mieux ? Si cela est, qu'on me le prescrive.

Incapable de vous former une idée de la nature & de l'étendue de mon travail, vous en avez jugé, M. Bacher, avec les lumieres d'un Marchand de Pilules; & vouloir *confondre mes Observations sommaires avec les Affiches des Nicole, des Agironi*, &c. est une grande, plate, sotte méchanceté, qui confirme la remarque que les hommes se peignent dans leurs écrits, & que leur jugement tient à leur maniere d'être (5).

Quoique vous en disiez, M. Bacher, mes Observations, toutes sommaires qu'elles sont, (qu'on pardonne à ma délicatesse blessée ce trait d'amour-propre que je crois fondé) renferment plus de doctrine, de lumiere, de faits & des vérités, depuis la page 37, jusqu'à la 41[e], que n'en contiennent tous les Ouvrages qui traitent cette matiere, ceux même que l'on a jugé dignes de l'immortalité.

S'il y avoit une Cour de Justice où l'on

citât les ennemis du bien public, je vous y dénoncerois, M. Bacher, comme coupable, au premier chef, du crime de lèze-humanité, pour vouloir, par des raiſons fauſſes & injurieuſes, arrêter, dans ſa ſource, le bien que je fais aux hommes ; bien qu'ils retireront un jour de mes découvertes ; bien qu'aujourd'hui l'intérêt rejette, l'envie dépriſe, l'amour-propre combat & l'ignorance méconnoît.

FIN.

N. B. Il n'y a point de traitement plus défectueux, à tous égards, que celui des maladies Vénériennes : mais auſſi, il n'y en a point qui ſoit plus ſuſceptible de perfection, en renonçant aux uſages que l'on ſuit d'après le faux préjugé que l'on a.

Ce que j'ai publié ſur le traitement des maladies Vénériennes, intéreſſe trop le Gouvernement, pour que les Miniſtres, qui enviſageront le bien qui en réſultera pour le particulier & pour l'Etat, n'y faſſent pas attention.

Tout malade Militaire, Marin & autres, de quelque condition qu'il ſoit, ſera traité à la garniſon ou en campagne, ſuivant mes principes, par les différens moyens que j'ai indiqués, d'après l'expérience que j'en ai, ſans frais, ſans gêne, ſans inconvénient, & ſans diſcontinuer, chacun dans ſon état, d'en remplir les fonctions, pendant ſon traitement, en toute ſaiſon, tant ſur mer que ſur terre.

Sous un Roi qui ſe plaît à donner à ſes Sujets, dont il ſe regarde le Pere, des preuves d'humanité & de bienfaiſance, l'on doit eſpérer que les perſonnes faites pour ſeconder

ſes vues, remplir ſes intentions, exécuter ſes volontés, animées des mêmes ſentimens, chercheront à ſe convaincre de la vérité & de l'utilité de mes découvertes, & me mettront à même, pour en étendre à tous ſes Sujets les effets ſalutaires, de joindre, publiquement, l'exemple aux préceptes, comme je l'ai déjà propoſé pluſieurs fois à différens Miniſtres.

Les Médecins & Chirurgiens des Troupes & des Hôpitaux, en ſuivant mes principes, donneront à ces hommes utiles des ſecours prompts, efficaces, faciles & peu diſpendieux; le Roi en retirera le plus grand avantage par la diminution de la dépenſe de ſes Hôpitaux, par la conſervation de ſes Sujets, & par la continuation de leur ſervice en tems de guerre: objets de la plus grande importance, qu'aucune méthode n'a pu remplir.

Dans les cas ordinaires, chez les Sujets ſains d'ailleurs, le traitement des Officiers, Soldats, Matelots, reviendrà au Roi à un prix ſi modique, que je n'oſe le dire, parce que les hommes, qui ne jugent que d'après ce qu'ils font & ce qu'ils ſavent, ſont portés à nier ou rejetter comme faux & impoſſible ce qu'ils ne conçoivent pas.

Quand les ſymptômes ſeront graves, rebelles, quand il y aura complication, il n'en coûtera que les frais de préparation en ſuc, tiſane, extrait ou ſyrop, faite avec l'une ou l'autre des plantes les plus communes que j'ai déſignées, & que l'on trouvera dans le premier champ ou le premier jardin.

J'admets, à peine, qu'il y ait un malade manqué ſur mille, avec la certitude phyſique, par la nature des moyens qu'on employera, par la maniere dont ils ſeront adminiſtrés, qu'il n'arrivera pas le moindre accident à aucun.

Quand ma propoſition ſera acceptée, vous ſerez le premier, M. Bacher, que j'inviterai à venir être témoin du ſuccès; vous me verrez faire, ſuivant les principes que j'ai établis, l'application des différens moyens que j'ai indiqués dans mes Obſervations ſommaires.

La maniere la plus ſatisfaiſante, pour moi, de me venger de vos injures, ſera de vous convaincre d'une vérité que vous avez méchamment attaquée, & mal-honnêtement combattue.

NOTES.

NOTES.

(1) Page 13. *Vous avez*, dites-vous, *rendu compte de l'Aitiologie de la salivation, dans votre Journal du mois de Novembre 1777, pag. 385*; dites, plutôt, que vous avez fait un conte, & un conte qui n'a pas le sens commun.

Car, après quelques foibles objections, qui trouveront leur réponse dans ma replique génér.le, vous dites : *Je ne suivrai pas M. Mittié, dont le but est de défendre les bains.* Et qu'est-ce que les bains, auxquels vous paroissez réduire le but de mon Ouvrage, pour que je les défende ; ont de rapport avec l'Aitiologie que je donne, au moyen de laquelle j'établis une comparaison de la différence & des avantages qu'il y a pour la pratique, entre la combinaison, qui se fait dans l'économie animale, du mercure donné en friction, & des préparations salines mercurielles prises intérieurement ? Dans la Préface de cette Aitiologie, où j'expose le plan de mon Ouvrage, & dans le dernier chapitre qui en est la conclusion, où je résume tout mon travail, y est-il question des bains ? Dans tout le cours de l'Ouvrage, y a-t-il un seul endroit où je défende les bains ?

C'eſt donc là, M. Bacher, votre maniere de voir un Ouvrage, de l'analyſer & d'en rendre compte ; peut-il y en avoir un plus faux, plus abſurde, que celui que vous avez rendu de mon Aitiologie ? La honte que j'en ai eue pour vous, comme Médecin, m'a empêché, dans le tems, de relever une pareille abſurdité : ſi je le fais à préſent, c'eſt que cette ſottiſe & toutes celles que vous avez écrites contre moi & mes Obſervations, ſervent à prouver votre déraiſon & vos torts à mon égard.

Cependant vous êtes, M. Bacher, un de ces Juges, un de ces Arbitres du ſavoir & de la réputation d'un Médecin Auteur. Vous êtes un de ces Cenſeurs qui n'ont pour but que d'éclairer, dont les jugemens ſont faits pour inſtruire ; d'après leſquels un Lecteur trompé, regarde comme autant d'arrêts, ce que vous prononcez ſur la bonté & l'utilité des Ouvrages nouveaux. Que l'on eſt dans l'erreur en croyant aux hommes les qualités & le mérite que leur fonction exige ! Quand on vient à comparer vos Extraits avec les Ouvrages dont vous rendez compte, l'on doit être étonné de vous voir répondre ſi mal à ce que l'on attend de vous comme Journaliſte. Cela peut-il être autrement ? Vous vous mêlez de cenſurer ce que vous ne comprenez pas. Si vous joignez de la méchanceté à vos déciſions, ce qui vous eſt ordinaire, quel degré d'inſtruction & de vérité vous ajoutez à votre critique. Auſſi votre Journal, de

l'aveu public, eſt-il ſingulierement recommendable par votre honnêteté, votre impartialité, & ſur-tout, par vos profondes connoiſſances. Il faut en convenir, M. Bacher, le Journal de Médecine, entre vos mains, peut paſſer pour *la fleur des Journaux.*

(2) *Page* 15. Jean Fernel, premier Médecin de Henri II & de Catherine de Médicis, Médecin de la Faculté de Paris, qui ſe glorifiera toujours de l'avoir eu pour Membre. Fernel joignoit à une vaſte théorie, une pratique conſommée. Son ſavoir profond & l'étendue de ſes connoiſſances, lui ont fait donner le ſurnom d'Hippocrate Français. Aucun Médecin n'a fait un tableau plus horrible ni plus fidele des ravages & des accidens que le mercure occaſionne; il avoit vu ſon inſuffiſance & en avoit condamné l'uſage avec des expreſſions que je ne rapporte point, par égard pour ceux qui ſuivent cette méthode; il avoit voulu y ſubſtituer celle de végétaux, & l'avoit commencée avec ſuccès.

L'on ne manquera pas de dire, que depuis on s'eſt bien éclairé & que l'on a perfectionné le traitement par les frictions. Je répondrai que les accidens dont Fernel a été témoin, & qu'il a rapportés, ſe voient également aujourd'hui; deux ſiecles & demi d'uſage du mercure, ont rendu circonſpects ceux qui l'emploient, ſans que l'expérience les ait inſtruits. La méthode que l'on ſuit aujourd'hui, eſt moins

cruelle, il eſt vrai; mais elle eſt auſſi aveugle, auſſi empyrique qu'elle l'étoit alors, & n'eſt pas plus efficace. J'oſe aſſurer que l'on ne parviendra jamais à l'améliorer, ni à faire de la méthode des frictions, un traitement bon & ſûr. La nature du mercure y met un obſtacle inſurmontable; parce qu'il eſt inhérent à ſa maniere d'agir, outre le danger, l'infidelité de ſes effets, l'ignorance & les ténèbres qui envelopperont toujours ſon uſage.

(3) *Page* 29. Ceux qui n'examinent ou qui ne parlent d'un Ouvrage que pour le décrier, ſont tellement emportés par l'envie de nuire, & aveuglés ſur les moyens de le faire, que leur critique, loin de découvrir les défauts de l'Ouvrage, prouve leur ignorance & leur méchanceté. Tels ſont ceux qui blâment mes prétendues reſtrictions, entr'autres celle que je fais ſur la maniere d'adminiſtrer les remedes que je propoſe. Ce reproche annonce évidemment que ceux qui le font, ne m'ont pas lu, ou ſont des ignorans, ou par mauvaiſe foi avancent une fauſſeté, dont la preuve ſe trouve conſignée en différens endroits de mes Obſervations. J'entre dans le détail ſuivant, par rapport au Public, qui adopte aveuglément l'opinion vraie ou fauſſe que les gens de l'Art lui donnent.

Comme quelques-uns, guidés par des motifs d'intérêt ou d'amour-propre, ne lui préſentent les choſes que ſous un aſpect convenable à leurs vues; dans l'impoſſibilité d'atta-

quer ouvertement ma doctrine, ils en disent tout le mal possible; afin de maintenir ce même Public dans une erreur contre laquelle je cherche à le mettre en garde, pour qu'il ne soit plus leur dupe ni leur victime.

Les remedes qui s'administrent intérieurement, se divisent en altérans & en évacuans, distinction qui tient à leur effet; ceux-ci procurent une évacuation des humeurs par les voies ordinaires; ceux-là changent insensiblement la qualité viciée des humeurs, & les ramenent à leur état naturel sans procurer d'évacuation. Ces remedes en général, par leur maniere d'agir, remplissent toutes les indications que l'on a, en évacuant ou sans évacuer.

J'ai dit, page 24 des Observations sommaires: « Toute » évacuation quelconque portée au-delà de la naturelle, ou » continuée quelque tems, est inutile ou même contraire » à la guérison de la Maladie vénérienne.... Il y a eu, » néanmoins, des malades guéris, en essuyant de grandes & » longues évacuations; mais ce n'est pas à ces évacuations » qu'on doit attribuer leur guérison.... L'expérience jour- » naliere prouve que, par toutes les méthodes possibles, » le traitement le mieux conduit, la guérison la plus heu- » reuse & la plus assurée se fait sans évacuation sensible ».

Quelle conséquence doit-on tirer de ces faits de pratique? Si des deux manieres d'agir que les remedes ont, j'en exclus une, laquelle reste-t-il à choisir? Se peut-il

qu'il y ait des critiques aſſez ignares & inconſéquens pour me faire une pareille objection, & d'aſſez méchans pour me faire un crime de cette prétendue reſtriction !

D'après ce que je rapporte, & ce que j'ai dit ailleurs, « que les remedes anti-vénériens ne guériſſent que par » leur propriété ſtimulante, & en agiſſant comme toni- » ques », pouvois-je donner des regles plus claires, plus ſimples & plus poſitives, ni m'expliquer mieux ? Comment des gens hors d'état de comprendre ces regles, ſaiſiront-ils la doctrine qui les enſeigne ? C'eſt cependant le plus grand nombre de cette claſſe d'hommes, qui apprécie & juge mon Ouvrage !

(3) *Page* 34. Quand vous ne rencontrerez chez vos Malades, aucune complication ni contre-indication, ſuivez tout ſimplement mon plan général de curation, & ce qui eſt dit dans la note précédente. Quant aux cas particuliers, tels que les ſuivans, donnez vos pilules avec beaucoup de ménagement aux femmes enceintes, ou ſujettes à des pertes; aux hommes ſujets à des hémorragies par le nez, au crachement de ſang, à un flux hémorrhoïdal, aux poitrinaires, aux vaporeux, aux hypocondriaques, à ceux qui ont une conſtitution bilieuſe ou ſanguine, ou une diſpoſition inflammatoire. Les remedes toniques, ſtimulans, ſur-tout ceux qui compoſent vos pilules, s'ils ne ſont pas adminiſtrés avec prudence, par leur qualité & par leurs effets, doivent

naturellement occasionner les accidens dépendans de l'augmentation du ton & de la sensibilité des solides, de l'augmentation du mouvement, & de la chaleur des fluides chez des sujets qui ont une disposition prochaine à ces accidens : mal que l'on prévient, ou auquel on remédie; en proportionnant la dose du remede à son effet, que l'on modere par une boisson suffisante d'une infusion ou décoction des plantes appropriées à la constitution du sujet, & convenable à l'accident qui peut survenir par l'usage du remede propre à l'occasionner. Je souhaite, M. Bacher, pour l'honneur de vos pilules, & pour le bien de vos malades, que vous me compreniez, & que ceci suffise à votre instruction : dans mon Traité de pratique, je vous en apprendrai davantage.

(4) *P.* 45. Ne pas connoître l'instrument dont on se sert; n'avoir aucune regle pour manier cet instrument dangereux; faire avec lui le bien & le mal, indistinctement; ignorer ce qui les occasionne; par conséquent, n'être jamais sûr de faire l'un & d'éviter l'autre! Comment ne pas se plaindre d'un tel moyen, de la méthode & de ceux qui l'emploient, & ne pas demander à quel titre l'on veut que ce remede soit regardé comme le meilleur, & ceux qui enseignent la maniere de s'en servir, comme les maîtres dans cette partie de l'Art de guérir! D'après leur faux systême, & l'autorité de quelques Médecins célebres

dont il s'appuient, n'est-on pas en droit de leur faire, & à leurs malades, l'application de ce vers de VIRGILE?

Quidquid delirant Reges plectuntur achivi.

(5) *Page 76.* Quand l'expérience aura appris à distinguer les vérités que je publie, des erreurs que je combats; quand le tems aura apprécié à leur juste valeur, mes découvertes, l'on verra de quelle embouchure la renommée aux deux trompettes se servira pour annoncer mes Observations sommaires, & le jugement qu'en a porté M. Bacher.

Fautes à corriger.

Page 7, *ligne* 8, avancée; *lisez*, avancées.
Page 26, *ligne* 10, digne; *lisez*, digne.
Page 43, *ligne* 10, il n'y a pas de personnes; *lisez*, il n'y a personne.
Page 55, *ligne* 13, pour l'aveu; *lisez*, par l'aveu.
Page 59, *ligne* 8, représentée; *lisez*, présentée.